

Le joual à Paris

Olivier Bourque et Ismaël Houdassine

Numéro 249, juillet–août 2007

Gille Carle : le batailleur

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47490ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bourque, O. & Houdassine, I. (2007). Le joual à Paris. *Séquences*, (249), 33–33.

LE JOUAL À PARIS

*C'est avec **Les Mâles** en 1972 que Gilles Carle connaît le succès en France. Le Québec, qui était alors chanté par les chansonniers, devient une image. Un discours. Et surtout une culture distincte et visible.*

AVEC LA COLLABORATION DE ISMAËL HOUDASSINE

« Un art qui surgit trop d'un seul individu finit toujours par être un art bourgeois. C'est là qu'a abouti la Nouvelle Vague. À force de vanter le film individuel, on n'a plus montré que la vie d'un petit cercle de Parisiens qui s'est vite épuisé. »

Voilà. C'était déjà Carle. Tout le personnage était là. En plein dans la Nouvelle Vague, il exprimait sa résilience. Se prononçait contre la mode en place. Affirmant ne pas se reconnaître dans la bourgeoisie parisienne, il préférait montrer le Québec. Sans flafla, sans idéaliser sa société, sans faire passer Montréal pour Paris.

En 1970, lors d'une entrevue avec le quotidien *Le Soleil*, il persiste et signe. « Le cinéma bourgeois est mensonger. Il est fait par une classe et pour elle. Je n'aime pas le cinéma français actuel, car il me semble que ce soit le plus bourgeois de tous. »

Alors, comment expliquer ses succès dans l'Hexagone ? Car, il faut le rappeler, Gilles Carle a été un précurseur en France, le premier Québécois à percer le difficile marché français.

Il faut reculer à la fin des années 60. Paris vient de vivre le feu des émeutiers. L'esprit est contestataire et libertaire. Les cinémas transitent par la Ville lumière. La France prend connaissance de ce qui se passe ailleurs. On s'entiche de réalisateurs iconoclastes comme le Suisse Alain Tanner, le Polonais Roman Polanski ou le Tchèque Milos Forman. C'est une période agitée qui profite également à Carle. Ses films sont différents. Ils portent l'empreinte de la société québécoise. Les spectateurs découvrent le parler québécois, celui de l'Est de Montréal, celui de la Mauricie.

« Avec Carle, le Québec a été révélé aux Français, explique Sylvain Garel, enseignant du cinéma québécois à Paris. Les chansonniers étaient reconnus, mais pas le cinéma. Le Québec et ses valeurs, c'était très nouveau pour la France. »

Le succès arrive avec **Les Mâles** au Festival de Cannes en 1971. Mais le film ne perce pas tout de suite le marché français. Ce n'est qu'une année plus tard qu'il cartonne, et ce, par le fait du hasard.

« Il [**Les Mâles**] est sorti dans une salle de porno de Pigalle où, le premier soir, il n'y a eu que trois spectateurs, se remémorait Carle dans un entretien avec Michel Coulombe en 1995. Mais l'un d'entre eux était un réalisateur grec en vacances à Paris qui voulait voir un film de sexe. Quelle déception ! Il a quand même adoré le film et en a parlé à un ami, André Diamantis, le propriétaire d'un cinéma du quartier latin. Celui-ci attendait un film suisse qui ne venait pas, alors il a décidé de prendre **Les Mâles** pour une semaine. [...] À la troisième semaine [...], toute la presse française se présentait au guichet. »

L'élément déclencheur est une critique de Jean-Louis Bory du *Nouvel Observateur*. Selon lui, le film de Carle est « viril et nouveau » et est doté d'un « humour faussement bon enfant » ; il souligne également que Gilles Carle est « un des tempéraments les plus originaux du cinéma québécois ». La carrière hexagonale de Carle est lancée.

Au même moment, **La Vraie Nature de Bernadette** est présenté à Cannes. L'accueil est excellent. Selon Henry Chapier de *Combat*, le film est un « chef-d'œuvre accompli ». L'impact de Cannes se fait sentir jusqu'aux guichets. Carle sera moins bien accueilli à Cannes en 1973 avec **La Mort d'un bûcheron**. Le film est descendu par la majorité des critiques ; cette fois-ci, le succès ne vient pas.



Gilles Carle et René Verrier (directeur de la photographie) pendant le tournage des *Mâles*

Malgré tout, l'engouement autour de Carle est né. Et on souhaite en connaître davantage sur la Belle Province. Dans *Cinéma 73*, le journaliste Albert Cervoni écrit à propos du film : « On perçoit dans ce pays au capitalisme américanisé, au mouvement ouvrier faible, un romantisme, une exaltation révolutionnaire souvent encore tâtonnante dans ses orientations. »

Mais la langue est encore un obstacle pour bon nombre de Français. Carle le sait. À l'occasion de la sortie cannoise de **La Mort d'un bûcheron**, le réalisateur distribue un lexique de mots québécois expliquant le joulal aux Français. « Guidoune » devient « putain sympathique » et ainsi de suite.

Tous les films de Carle sont sortis en France, sauf **La Vie heureuse de Léopold Z**. Mais l'abondance des années 70 précède des années plus sèches. Bien que **La Femme et l'ange** (1978) remporte le prix de la critique du Festival d'Avoriaz (Jeanne Moreau, Alain Delon et Nadine Trintignant saluent d'ailleurs la qualité de l'œuvre), **Fantastica**, qui est présenté à Cannes en 1980, est un bide.

Si les succès sont moins nombreux, on célèbre Carle, la personne, le créateur. Dans les années 1980, son égérie, Carole Laure, parle de lui sur tous les plateaux de télé. Puis, en 1992, il est fait Chevalier des Arts et des Lettres par le ministre français de la Culture, Jack Lang. En 1995, il reçoit la médaille de la Légion d'honneur.

Au final, l'héritage de Carle est immense en France. Il incarne le Québec, ses paradoxes, ses habitants. Selon le grand éditorialiste Ignacio Ramonet, les Carle, Forcier et Arcand ont été la voix « d'une société en révolte ». Ils ont mis en scène « des personnages qui crient, râlent, profèrent jurons et blasphèmes, revendiquent une franche vulgarité... Comportements hirsutes, brutaux qui expriment la colère générale de tout un peuple. » ⑤